

et qu'à leur retour, ils ne retrouvèrent plus leurs foyers et s'éteignirent de chagrin. — Morale : restez chez vous. Oui, restez-y, braves gens qui m'écoutez, le voyage est contraire à vos intérêts et à votre paix domestique. Laissez-nous seule visiter *the world's fair*. Nous vous raconterons tout. Nous ne vous cacherons rien.

En effet, pourquoi n'irions-nous pas ? Voyager en rêve n'est pas coûteux. Du reste, un de nos amis très riche y a retenu un appartement et nous y offre une chambre; et un autre ami très influent, qui a son wagon spécial, nous y donne un siège.

Partons donc, quittons ces champs de neige. Allons voir si le ciel est plus bleu là-bas, si les étoiles brillent d'un plus vif éclat et si les vents sont plus doux. Nous nous ébranlons et nous filons si vite que les chevaux qui suivent la même route que nous semblent infirmes. Nous brûlons de petits villages perchés sur des collines, quelques moulins à vent battant des ailes. A droite sont des vallées toutes blanches ; à gauche, un vieux manoir rêveur au bord d'une rivière. Nous nous enfonçons dans les bois. Nous traversons de grandes villes, nous longeons des lacs, nous saluons des montagnes, nous perçons des rochers, et tout cela si vite que, quarante-huit heures après, nous sommes à Chicago.

L'installation de notre ami est parfaite ; nous nous en réjouissons, mais nous n'y resterons guère, et nous nous mettons à courir les rues. Quelle foule ! Quelle foule !! Nous nous y plongeons, nous y perdons notre individualité, nous y devenons un atôme dans ce colossal mouvement qui nous entraîne ; nous ondulons à droite, puis à gauche, et nous courons parfois de tous les côtés à la fois. Quelle vie ! Quelle animation ! Quelle prodigieuse activité ! Quel encombrement ! Pas un petit coin où l'on puisse fuir la foule ; elle est partout, et nous sommes partout avec elle. En face d'un grand monument, nous mêlons notre cri enthousiaste à la clameur admirative qui s'échappe de sa bouche. Nous nous taisons quand elle fait silence. Elle nous entraîne et nous ne résistons pas. Elle est ici la reine et nous sommes heureux d'être de sa cour.

Trois pavillons nous intéressent surtout. D'abord, les beaux-arts ; nous aimons follement la peinture. Que de douces jouissances nous éprouvons en revoyant ces créations puissantes que nous avons admirées à Paris, à Rome, à Madrid ou à Munich ! Quelques artistes peignent des mœurs si vraies qu'il est aisé de reconnaître les scènes et les personnages ; d'autres nous offrent infiniment d'élégance et de grâce dans la nature ; d'autres encore, des portraits si vivants qu'on croit avoir vu les originaux quelque part. Des salons entiers sont remplis de marines qui vous font venir l'eau à la bouche et de frais paysages d'un pays où l'on voudrait vivre. Ailleurs, ce sont les natures mortes, où l'art doit être encore plus visible pour intéresser.

Et la sculpture !! Et l'architecture !!!

Le palais de l'horticulture est merveilleux, avec ses plantes et ses fleurs de tous pays. Là-dedans, c'est un parfum qui grise comme les vieilles liqueurs. Puis, pour les yeux, quel éblouissement !

Les roses surtout nous ravissent. Il y en a des milliers d'espèces, des rouges feu, des blanches, des cramoisies, des bleues, des crèmes, des panachées, des roses teintées de lilas, des saumon à reflets changeants, des jaunes soleil, des souffre à pétales d'argent, et tout cela touffu, massé, se confondant et se complétant dans une gamme lumineuse de tons exquis.

Le pavillon destiné aux *ouvrages de femmes seulement* est joliment situé, un peu isolé, sur une île à laquelle on arrive par un petit pont. Ah ! Il faut voir cela. C'est étonnant ce que peut la femme, comme somme de talent et de patience. Ce que nous admirons de tapisseries, tricot, broderies, fines dentelles, ouvrages de fantaisie de tous genres !... C'est merveilleux !

Mais je suis déjà lasse de ce voyage idéal à Chicago. Aussi, si vous voulez, nous n'irons pas ; nous resterons ici tout simplement et nous prierons pour ceux qui veulent absolument nous quitter !

Vous connaissez la romance des deux pigeons ? Il y aura le pigeon voyageur, et nous serons le pigeon fidèle, resté au nid natal.

Et pendant une année entière,
En nous couchant,
Le soir, nous ferons la prière
Pour le méchant.

Fais qu'il trouve, ô père céleste,
En son exil,
Bon souper, bon gîte et le reste !
Ainsi soit-il !

Demain soir, mardi, grand dîner élégant à Spencer-Wood. On y a invité quelques jeunes filles. C'est une innovation qui plaît beaucoup

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

Son Excellence le gouverneur général, avec quelques membres de sa famille et son personnel militaire, a passé plusieurs jours de la semaine dernière à l'hôtel Windsor. Un grand nombre de personnes sont allées présenter leurs respects à lord Stanley ou s'inscrire sur le livre des visiteurs.

Le général et Mrs Herbert étaient aussi à l'hôtel. Tous sont retournés à Ottawa.

Samedi après-midi, lord Stanley et sa suite ont dîné chez sir Donald Smith, et, dans la soirée, ont assisté à la réception donnée en l'honneur des ingénieurs et propriétaires de mines qui étaient à Montréal pour la grande convention de la semaine dernière.

La réception a été superbe. A travers les vastes salons, dans les serres et dans les galeries de peintures, une foule de visiteurs se croisaient, aux sons d'une musique divine et sous le rayonnement des lumières. Les toilettes étaient très belles.

Lady Smith, malgré sa récente maladie, a très bien supporté les fatigues de cette réception.

Malgré le mieux sensible qu'on avait annoncé dans la condition de l'honorable Arthur Stanley, la fièvre n'a pas encore disparu complètement. Lady Stanley est maintenant à Londres et passe une grande partie du jour au chevet de son fils. La santé de lady Stanley est excellente ; la traversée n'a pas paru la fatiguer.

L'honorable M. Royal, lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, est arrivé en ville samedi soir. Il est l'hôte de son gendre, M. Lesage.